

PAUL VERCHÈRES

Le mystère du rossignol



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-077

Le mystère du rossignol

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 598 : version 1.0

Le mystère du rossignol

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

« ROSSIGNOL, sm, oiseau connu par l'harmonie de son chant ; fausse clef de cambrioleur. » – Tiré du dictionnaire Hocquart-Valois.

Liste des personnages du récit

DÉLARD CORBIN, vieux journaliste à la mémoire prodigieuse.

PAUL CONTRECŒUR, jeune reporter.

MONSIEUR ROSSIGNOL, gentil petit vieux.

IZZY BAVISKI, regrattier.

MIMI LA VERTU, jeune fille qui malheureusement ne porte guère son nom de famille.

SAM LETUEUR et PITOU L'ASSOMMEUR, deux émules d'Al Capone.

HOLMES, pas le flic célèbre mais le valet de Daviski.

ALBERT COWAN, avocat croche... comme bien d'autres.

DOLLARD DES ORMAUX, pas celui du Long Sault.

ANDY HANDY, propriétaire du cabaret ROSSIGNOL.

I

Dans le parc Lafontaine

Délard Corbin et Paul Contrecœur auraient pu être sortis de la cuisse de Jupiter ; en effet leur passé était si mystérieux que personne ne pouvait dire d'où ils venaient.

Un beau matin, le vieux Corbin et le jeune Contrecœur écartèrent les branches d'un buisson et apparurent dans une allée du parc Lafontaine.

Ils se dirigèrent sans hésiter vers la mare aux canards.

Des rossignols voltigeaient au dessus de l'étang et papotaient harmonieusement.

Paul suggéra, indiquant un banc :

– Nous nous asseyons ici ?

– Volontiers.

Ils virent les oiseaux, et le vieux Corbin remarqua :

– Même scène qu’il y aura bientôt sept ans.

– Oui, sept ans dans six jours.

Contrecœur dit au vieux :

– Sers-toi donc de ta mémoire prodigieuse pour rafraîchir la mienne.

Corbin déclama dramatiquement :

– Il y aura 7 ans dans 6 jours, LA PRESSE publiait le fait-divers suivant :

"MONSIEUR ROSSIGNOL DISPARAIT... M. Rossignol, l’homme qui avait réussi à apprivoiser les oiseaux du même nom, tout comme le doux saint François d’Assise, l’être charmant vers qui étaient mystérieusement attirés les rossignols, monsieur Rossignol qui, chaque après-midi, à 5 heures, arrivait au parc Lafontaine avec ses miettes de pain que les oiseaux allaient manger dans sa main, monsieur Rossignol, de la société commerciale ROSSIGNOL ET DAVISKI, est mystérieusement disparu.

« La dernière fois qu’on l’a vu, il était assis

sur son banc favori dans le parc, près de l'étang aux canards et des rossignols étaient posés sur son chapeau, sur ses épaules, sur ses bras et sur ses genoux.

« Il se leva, disparut en direction de la rue Rachel, et fut littéralement englouti dans les ténèbres de l'inconnu.

« La police... etc, etc... »

Le vieux journaliste dit :

– C'est d'ici, sur ce banc, que le mystérieux monsieur Rossignol s'est élancé vers...

Souriant, Contrecœur dit :

– Vers une autre planète peut-être...

– Oui, une planète où il y a des millions d'oiseaux aux chants harmonieux.

– Soyons sérieux, fit Corbin.

– Sérieux ?

– Oui, étudions la situation. Ça va faire 7 ans dans six jours que M. Rossignol a été englouti dans l'inconnu.

– Personne ne l'a revu depuis.

– Donc dans six jours, selon la loi, il sera mort légalement.

– Son testament sera ouvert.

– Ses héritiers hériteront.

– Et la compagnie d'assurance devra cracher...

– Cracher le million.

– En effet, monsieur Rossignol et Izzy Daviski avaient tous deux assuré leurs vies au bénéfice l'un de l'autre...

– Suivant ce qu'on dénomme le plan de la police conjointe...

– Donc, dans six jours exactement, Daviski sera millionnaire.

Le vieux Corbin objecta :

– À moins que...

– Quoi ?

– À moins que monsieur Rossignol ne reparaisse sur le plancher des vaches.

– Évidemment.

Contrecœur dit :

– Tu penses qu’il va revenir ?

– Oui... Tiens, regarde.

Un vieillard court, trapu, au visage doux et souriant, s’approchait.

– Tu le connais ? demanda Paul.

– Oui, je le REconnais.

– Qui est-ce ?

Il regarda le banc occupé et hésita...

Corbin se leva et offrit :

– Je vous cède VOTRE place, dit-il.

Le vieillard s’assit.

Alors quelque chose d’extraordinaire se passa.

Les rossignols redoublèrent leur papotage, se mirent à voltiger au dessus de la tête de l’inconnu, puis peu à peu, se posèrent sur son chapeau, ses épaules, ses bras et ses genoux.

Il sortit du pain de sa poche et murmura très doucement :

– Braves petits oiseaux, j’ai été longtemps, très longtemps parti, mais vous me reconnaissez

pareil ; ou bien, vos pères et mères vous ont parlé en ma faveur, hein... ?

Le vieux Corbin dit :

– Monsieur Rossignol ?

L'inconnu tressaillit, regarda longuement Délard :

– Vous avez sur moi l'avantage de...

– ... de vous connaître, oui ; nous sommes deux journalistes intéressés à votre sort.

Contrecœur posa la main sur l'épaule de monsieur Rossignol :

– Votre vie est en danger, monsieur.

– Je sais.

Corbin précisa :

– Si vous mourez, dans six jours, votre associé d'affaires, Daviski, héritera.

– Du million, oui.

– Tenez-vous à la vie, monsieur Rossignol ?

– Comme tout le monde.

Il regarda les deux journalistes longuement,

très longuement.

À la fin, il dit :

– Je ne sais pas pourquoi, mais vous m’inspirez confiance.

– Absolument ?

– Absolument !

– Alors suivez-nous.

Le vieux et le jeune journaliste encadrèrent Rossignol et sortirent du parc.

– Eh, taxi...

Le chauffeur arrêta.

Ils montèrent dans la voiture.

Corbin ordonna :

– 10,999 Saint-Hubert

Comme le taxi démarrait, Contrecœur regarda en arrière.

Une superbe voiture Studebaker 47 s’ébranlait.

– Nous sommes suivis, Délard.

– Bagatelle, j’avais d’ailleurs prévu qu’on ne

serait pas lent à nous pister.

– Alors tout est sous contrôle ?

– Oui.

Quelques minutes plus tard, ils stoppaient devant le numéro 10,999 de la rue Saint-Hubert.

La Studebaker les dépassa lentement.

Après avoir payé le chauffeur, Corbin dit :

– Suivez-moi. Ce ne sera pas long.

Il débarra la porte.

Ils entrèrent, longèrent un long corridor, traversèrent une cuisine, sortirent par en arrière et sautèrent dans une automobile.

Corbin prit le volant, s'engagea dans une ruelle, et ils débouchèrent dans une autre rue pavée.

Il soupira d'aise :

– Voilà comment, dit-il, on dépiste un pisteur.

Bientôt après, la voiture déboucha sur le boulevard Gouin.

Ils dépassèrent la prison de Bordeaux, le Parc Belmont, le sanatorium Prévost, et s'engagèrent dans une allée privée pour s'immobiliser devant un cottage aux teintes indécises.

II

Le cottage

Monsieur Rossignol dit en entrant :

– Vous permettez ?

Il se mit à visiter le cottage de fond en comble.

Un quart d'heure plus tard, il revenait :

– Les aîtres sont satisfaisantes, dit-il. Particulièrement la cuisine avec son superbe poêle électrique et son assortiment de vaisseaux en duralumine.

Étonnés, les deux journalistes se regardèrent.

– J'adore faire à manger, expliqua monsieur Rossignol. Faire à manger et faire le ménage. Je n'ai jamais eu de femme, moi, vous voyez, ou ne voyez-vous pas ?

Ils mentirent et dirent qu'ils voyaient.

– Mais vous devez avoir une faim de loup ; ciel, que je suis distrait et peu poli ; vous mourez d’envie de manger, et je n’y pensais pas. Mais attendez quelques minutes, je vais vous faire des crêpes suzette. Vous me direz après si oui ou non je suis un bon couque...

Il en était un.

Oui, un vrai bon !

Corbin se leva de table et dit :

– Tu viens, Paul ?

– Où ?

– Mais tu le sais.

– Ah, oui, c’est vrai !

Monsieur Rossignol protesta :

– Mais moi, je ne le sais pas. Vous accompagnerai-je ?

– Non.

– Je reste ici ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que votre vie est en danger ; il ne faut pas que vous vous montriez. Vos ennemis sont au courant de votre retour. (La preuve, c’est la mystérieuse Studebaker qui nous a suivi tout à l’heure. Ici vous êtes en sécurité, tout comme l’aiguille dans la botte de foin.

– Très bien, fit monsieur Rossignol, je me remets entièrement entre vos mains.

Corbin demanda, rêveur :

– Je me demande, monsieur, si vous auriez objection à me dévoiler votre cachette des sept dernières années...

– Aucune, aucune. J’habitais une des mille îles...

– À la décharge du lac Ontario ?

– Oui, justement.

– Seul ?

– Non.

– Avec qui ?

– Avec un jeune ami qui, comme il n’est pas tout à lui, jouit de mon entière confiance ; car il

n'est pas assez intelligent pour me trahir.

– Son nom ?

– Je ne le sais pas.

– Hein ?

Monsieur Rossignol expliqua :

– Dans son aberration mentale, il a une lubie ;
il croit s'appeler Dollard des Ormeaux.

– Où est-il en ce moment ?

– Sur le mobile, ou du moins je l'espère...

– Vous l'espérez ? Que voulez-vous dire ?

– Qu'il n'est pas à ma recherche.

– Bien, je comprends... Le vieux Délard
reprit :

– En notre absence, vous ne répondez ni à la
porte ni au téléphone. Si on défonce...

Il exhiba un revolver et le tendit à monsieur
Rossignol :

– Si on défonce, tirez et tirez pour tuer.

III

Le cadavre !

L'auto quitta le boulevard Décarie, prit une petite rue et s'immobilisa.

Ils regardèrent la maison-appartements.

Paul demanda :

– C'est ici ?

– Oui.

Ils entrèrent dans un large vestibule.

Sur un mur s'alignaient des boîtes à lettres en cuivre au dessous desquelles il y avait de petites cartes et des boutons électriques.

Délard localisa la carte marquée **IZZY DAVISKI**.

Il occupait l'appartement numéro 12 au rez-de-chaussée.

Paul appuya le doigt sur le bouton et se rendit immédiatement à la porte intérieure dont il prit la poignée.

Un bourdonnement désagréable se fit entendre.

Il tourna la poignée, poussa la porte et entra, suivi de son compagnon.

À leur grand étonnement, la porte du numéro 12 était entrouverte.

– Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Prudemment, ils entrèrent dans un grand salon.

D'une voix modérément forte, Corbin appela :

– Eh, là, y a-t-il quelqu'un ici ?

– Évidemment, il y a quelqu'un ; celui qui nous a électriquement débarré la porte.

Mais il n'y avait personne.

Personne d'autre que le cadavre de Daviski qu'ils découvrirent, étendu sur le plancher de la cuisine, avec un poignard dans le dos.

À la façon de Mussolini envers la France.

– Nous v’la ben emmanchés ! s’écria familièrement Contrecœur. Que faire ?

Délard ouvrit le gros frigidaire et dit :

– Il est vide ; ça fait notre affaire...

– Hein ?

– Oui, ce cadavre se conservera mieux dans un réfrigérateur.

Étonné, Paul demanda :

– Mais pourquoi le cacher ?

– Imbécile, parce que sa découverte actuelle serait prématurée. Je ne la permettrai que quand j’en saurai plus long sur cette malodorante affaire. Aide-moi.

– T’aider ?

– Oui, à mettre le corps en conserve. Dès que la désagréable tâche fut terminée, Délard prit une vadrouille et essuya le sang sur le prélat.

– Maintenant ? questionna Paul.

– Maintenant exit...

– Exeat, devrais-tu dire...

– Eh bien, exéatons...

Ils sortirent.

Dès qu'ils mirent le pied sur le trottoir, deux individus sortirent de l'ombre et, leur plaçant 2 revolvers dans les reins, dirent :

– Boddé, pas un faux mouvement ou je tire.

– Le gas, marche direct à la grosse limousine là-bas, de l'autre côté de la rue.

À la merci de deux balles instantanées dans les reins, Corbin et Contrecœur décidèrent qu'il y avait une énorme différence entre la bravoure, l'audace et le suicide.

Ils obéirent.

Les deux gangsters les firent monter à l'arrière, et le premier des tueurs se plaça au volant tandis que le second s'assit entre les prisonniers.

Paul demanda à son compagnon :

– Avec ta mémoire prodigieuse, Délard, tu peux sans doute identifier ces deux vilains-là ?

– Certainement, tchomme. Le gas au volant

porte le numéro-matricule 36,788 dans la galerie provinciale des criminels, et il se nomme aristocratiquement Sam le Tueur.

– Et l'autre, ce serpent à sonnettes qui bénéficie actuellement de la chaleur de nos deux corps ?

– Numéro-matricule 36,789, Pitou l'Assommeur, adresse inconnue.

Le Tueur éclata de rire :

– Si vous croyez pouvoir utiliser cette identification contre nous, vous vous trompez, car le pays où nous vous amenons porte le nom de Royaume des MUETS !

Les deux prisonniers se regardèrent.

Corbin fit un petit signe de tête affirmatif.

D'un mouvement rapide, Contrecœur appuya sur la nuque du chauffeur dans la terrible prise de jiu-jitsu, lui faisant perdre connaissance.

Pendant ce temps, Corbin ouvrit brusquement la portière de la voiture, tordit le bras de l'Assommeur et le lança d'un mouvement sec et irrésistible, hors de l'auto, dans la rue.

À ce moment, le char, privé de conducteur, s'immobilisa sur un poteau.

– Que faire maintenant ? demanda Paul.

– Prendre un taxi et retourner à N. D. G. quérir notre voiture.

Ils firent ça.

Quelques minutes plus tard, quand ils eurent sauté du taxi dans leur char, Contrecœur demanda :

– Où allons-nous ?

– Après une série d'émotions aussi intenses, je crois que le calme du parc Lafontaine nous ferait un bien immense...

– Va pour le parc alors, et la fontaine à Léon Trépanier...

IV

Ça s'embrouille !

Ils venaient de s'asseoir sur le fameux banc du parc quand un jeune homme vêtu en gas de chantier s'approcha d'eux.

– Vous ne connaissiez pas monsieur Rossignol ? demanda-t-il.

– Peut-être que oui, peut-être que non, fit Délard.

Contrecœur demanda :

– Qui êtes-vous, mon jeune ami ?

– Je suis Dollard des Ormeaux ; mais ni hypocrite ni voleur comme mon ancêtre qui, sous le faux prétexte de sauver la Nouvelle France, alla dépouiller les Iroquois de leurs fourrures, au Long Sault.

Le jeune craqué reprit:

– L’histoire du Canada ressemble à certaines vieilles filles ; elle est sacrement mal faite. Bigot n’était pas bigot, il était intendant et voleur ; parlons donc des 92 résolutions qui ne comptaient que 89 items. Et je continue à citer au hasard...

« Les plaines d’Abraham qui tiraient leur nom d’Abraham Lincoln, alors que celui-ci n’était pas encore au monde...

« Carillon qui ne possédait point une seule cloche et qui malgré cela clochait tellement que Montcalm, un des plus beaux comtés de notre province, perdit la bataille et le drapeau par dessus le marché...

« Salaberry, parlons-en de Salaberry qui, ô non sens, pleura de sa victoire de Château... GAI...

« Et 1837, alors que des révoltés furent pendus au bureau-chef de la commission des liqueurs de Montréal, tandis que d’autres allaient excursionner fort agréablement aux îles enchanteresses des Bermudas...

« Et en ces temps présents, que pensez-vous des porteurs d'eau canayens qui veulent des places de saouls-ministres à Kingsville, c. à d. Ottawa... ?

Entrant dans le ton gai et inoffensivement détraqué de leur interlocuteur, Délard Corbin déclara :

– Mais, cher pirate de Dollard des Ormeaux, tu oublies de parler du principal...

– Du principal ou intérêts... ?

– De ce monsieur Rossignol, père de la gente ailée du même nom, ce qui le rend plus prolifique que la race canadienne-française et que les chevaux noirs de la bière du même nom...

Des Ormeaux ordonna :

– Ô serfs de ma seigneurie des Laurentides, emmenez-moi vers celui que ne craignent pas les rossignols...

Comme ils montaient tous trois vers le boulevard Gouin et Cartierville, Paul Contrecœur se demandait...

Ce gas-là est-il fou ?

Ou le fait-il ?

Dans ce dernier cas, il était un superbe acteur, digne émule du doyen des artistes canadiens français Fred Barry...

Ce fut à l'angle de la rue Lajeunesse et du boulevard Gouin que Corbin s'aperçut qu'ils étaient suivis.

Il dit à Paul qui, cette fois, était au volant :

– Modéré...

Tenant son revolver d'une main et ouvrant la portière de l'autre, il mit un pied sur le marchepied et tira.

La détonation fut immédiatement suivie du PAFF du pneu qui venait d'éclater.

La voiture en arrière se mit à aller de droite et de gauche comme un ivrogne qui titube.

Cependant le chauffeur ne perdit point le contrôle.

Il finit par arrêter sans autres avanies.

Corbin ordonna :

– Pousse l'accélérateur au fond. Dollard

s'écria :

– Merveilleux ! Voilà un exploit digne de celui de mon ancêtre... hum... en tout cas plus fructueux que le mercenaire sacrifice... Envoyez, chauffeur, dépassez 700 milles à l'heure, dépassez la vitesse du son afin que nous entrions dans le royaume du silence...

Quand les trois hommes entrèrent dans le cottage, après les joyeuses effusions de des Ormeaux envers monsieur Rossignol, Corbin demanda à celui-ci :

– Du nouveau ?

– Non.

– Pas de visiteurs ?

– Non.

– Pas de téléphones ?

– Non plus.

– Tout va bien. Paul ouvrit le radio.

– Mets-le donc à CKAC ; c'est l'heure des nouvelles à ce poste.

En effet, l'annonceur récitait :

« Sera-ce la guerre civile en France ?

« Ramadier semble coincé entre le puissant parti communiste et celui du général de Gaulle.

« ATTENTION !

« Attention, mesdames et messieurs...

« Un bulletin vient de m'être remis.

« Le voici...

« Quand les tueurs s'entretuent, les honnêtes gens rient.

« La police municipale vient de faire la découverte de deux gangsters locaux dans un automobile, à la suite d'un accident. Le chauffeur, le notoire Sam Le Tueur, était évanoui au volant. Sur la banquette arrière gisait le non moins notoire Pitou l'Assommeur. L'Assommeur n'assommara plus personne ; car une balle en plein front l'avait expédié à Enferville.

« On détient dans les cellules comme témoin important de la couronne Sam Le Tueur sur la personne duquel on a trouvé tout un arsenal.

« Molotov a de nouveau attaqué les États... »

Après avoir fermé le radio, le vieux journaliste dit :

– Comprends-tu ça, toi, Paul ?

– Quoi ?

– Quand nous avons quitté les lieux, l'Assommeur gisait, étendu sur la chaussée et ne se trouvait certainement pas dans l'auto.

– Il y sera retourné, je suppose, et aura reçu la visite d'une balle...

Corbin demanda à monsieur Rossignol :

– Connaissez-vous ces deux gangsters ?

– Mais non.

– Vous ignorez de même pourquoi ils voulaient nous expédier dans l'autre monde ?

Monsieur Rossignol sourit :

– Vous leur barriez peut-être la route du million... Je ne puis vous en dire plus long malheureusement...

Après une longue hésitation, il reprit :

– Je connais peut-être quelqu'un qui pourrait

vous renseigner au sujet de ces deux gibiers de potence...

– Qui ?

– Mon avocat.

– Son nom ?

– Albert Cowan.

– Le criminaliste ?

– Justement.

Corbin dit à Paul :

– Tu me feras penser d’aller voir Cowan demain.

Contrecœur éclata de rire :

– Qu’est-ce qu’il y a de si drôle ?

– Ben, toi avec ta mémoire prodigieuse, que me demandes de te faire penser...

– Zut alors, ce n’était qu’une façon de parler, tu sais bien...

À ce moment, un formidable et joyeux WHOOPIE déchira l’air.

Des Ormeaux sortit d’une chambre et cria :

– Le premier qui fait un lit ici est mort, car c'est moi le seul et unique champion des faiseurs de lits.

Monsieur Rossignol remarqua :

– N'ayez pas peur, messieurs, Dollard est inoffensif... As-tu faim, jeune homme ?

– Si j'ai faim ; mais je dévore littéralement. WHOOPIE ! Donnez-moi un petit verre d'eau...

Contrecœur remarqua :

– Je me sens devenir fou ici, moi ; partons.

– C'est ça, fit le vieux Corbin, nous retournons chez Daviski.

– Pourquoi ?

– Pour fouiller la maison.

Avant de partir, Délard recommanda de nouveau à monsieur Rossignol :

– Pas de réponses à la porte ni au téléphone ; entendu ?

– Entendu !

Une stupéfiante surprise les attendait chez

Daviski.

Le cadavre de celui-ci n'était plus dans le frigidaire ; il ne restait même pas une petite goutte de sang pour révéler son séjour là.

Ils cherchèrent partout.

Vainement.

Les restes mortels d'Izzy avaient disparu.

Cependant ils trouvèrent une note du serviteur du mort, un nommé Holmes, qui avait écrit :

« M. Daviski, je pars pour quelques temps, ayant appris la mort de ma vieille mère. J'espère qu'à mon retour j'aurai toujours mon estimable position chez vous. – Signé : HOLMES. »

Le serviteur ne donnait pas l'adresse de sa mère. Corbin venait d'empocher la note quand les deux hommes tressaillirent.

La sonnerie de la porte retentit.

Allaient-ils ouvrir ?

– Oui, dit Paul.

Il pesa sur le bouton qui débarrait la porte intérieure du vestibule.

Bientôt une délicieuse apparition leur charma les yeux.

La jeune inconnue était blonde et belle comme le jour, avec son petit nez retroussé et ses grands yeux sombres que les cils longs et généreux rendaient mystérieux.

Quand elle parla, ses intonations roffes et ses paroles vulgaires détruisirent entièrement l'effet précédent.

Elle demanda :

– Quoi que vous brettez icitte, les deux macs ?

– Et toi, petite cocote ? De quel droit nous demandes-tu des explications ?

Soudain, elle s'écria :

– Je gage que vous êtes de la police ?

– Ne gage pas, tu perdrais.

– Vous n'êtes pas des flics ?

– Non, non.

Elle demanda :

– Vous connaissez Daviski ?...

– Naturellement puisque nous sommes ici. Et toi ?

– Oui, je le connais trop !

– Il est de tes amis ?

– LUI ! MON AMI ? ? ?

Elle éclata de rire.

Puis la haine perça le masque de son visage :

– Moi l'amie de Daviski, elle est bonne !

Mais, les macs, je déteste ce rat-là à mort ; c'est un puant, un bâtard, un écœurant. Moralement, il sent le fameux mot du général Cambronne.

Corbin observa :

– Je ne te conseille pas, la petite, de révéler ces sentiments à la police.

– Non ? Pourquoi ?

– Parce que la haine est un puissant mobile de meurtre et que Daviski vient de mourir.

– Assassiné ?

– Assassiné.

– Oh ! Mais ce n'est pas moi, non, non...

– Personne ne t'accuse ici, petite. Mais dis-nous pourquoi tu es venue...

– Non, je ne peux pas...

Elle se dirigea vers la porte.

– Es-tu à pied, ma jeune ?

C'était Corbin qui avait posé la question.

Elle répondit :

– Mais oui, les macs, me prenez-vous pour une millionnaire ? Une fille de rues n'a pas les moyens de se payer le luxe de l'auto...

– Tu es une...

– Pauvre enfant !

Paul dit alors :

– Notre voiture est à la porte. Pouvons-nous te déposer quelque part ?

Elle haussa les épaules :

– Je n'y vois aucune objection. Laissez-moi au coin Saint-Laurent-Sainte-Catherine.

V

L'arrestation

La jeune grue venait de descendre de l'auto quand Corbin et Contrecœur remarquèrent quelque chose d'insolite.

Deux hommes s'approchèrent de la fille.

L'un lui mit la main sur l'épaule tandis que l'autre lui prenait le bras.

– Deux flics, s'écria Délard.

– Oui, deux membres de l'escouade de la moralité en train d'arrêter la fille.

– Viens vite, fit Corbin.

Ils s'approchèrent des flics.

– Minute s.v.p., fit le vieux journaliste.

– Quoi ? Qu'y a-t-il ? demanda un des dicks.

– Je désirerais vous glisser quelque chose dans le tuyau de l'oreille. Quelque chose de fort intéressant pour vous, je le garantis.

– Attends-moi ici avec la prisonnière, commanda le premier flic à son compagnon.

Les deux hommes firent quelques pas rue Sainte-Catherine, puis s'engagèrent dans la pénombre de la rue Saint-Dominique.

– Ici, ça va faire, dit Corbin. Que diriez-vous, l'ami si, pour vous éviter de faire une regrettable erreur judiciaire, je vous récompensais de 20 beaux billets de \$5 ?

Le détective dit avec une fausse gravité :

– Une erreur judiciaire est toujours à éviter. Donnez.

Il empocha les cent piastres.

Quand il fut près de la prisonnière, il dit :

– Mille excuses, mademoiselle ; nous allons commettre une irréparable bourde ; vous êtes libre...

– LIBRE !

– Oui, fit Paul, mais ne parle pas si fort. Viens faire un beau tour d’auto avec nous, veux-tu ?

Comme elle s’asseyait entre les deux hommes sur le siège avant de la voiture, elle s’écria :

– Vous êtes des bloddes, vous autres, et vous en avez de l’influence !

Elle demanda :

– Mais pourquoi êtes-vous si généreux à mon égard ? Voulez-vous damer le pion à Santa Claus ?

Ni Corbin ni Contrecœur ne répondirent.

L’auto filait vers le nord sur le boulevard Saint-Laurent.

Elle dépassa Crémazie.

Paul freina et demanda à son compagnon :

– Ici, ça va faire ?

– Oui.

– Pourquoi cet arrêt ? demanda la fille.

Corbin dit :

– N’aie pas peur, petite, nous ne voulons que

causer. Tu comprends maintenant que nous sommes des amis ?

– Certainement ; c’est pas tout le monde qui aurait fait ce que vous venez de faire pour moi. En retour, je suis prête à vous manifester ma reconnaissance...

– De quelque façon que ce soit ?

– Oui.

– Alors je questionne ?

– Envoyé, le mac.

– Quel est ton nom ?

– Je n’en ai pas.

– Hein ?

– Je suis un petit bébé d’amour. Les premières années de ma vie, je les ai passées dans la crèche austère de la côte de Liesse.

– Mais les religieuses ont dû te donner un nom...

Elle rit nerveusement :

– Oui, dit-elle, elles m’ont baptisée Marie...

– Marie qui... ?

– Lavertu.

Les deux journalistes ne purent s'empêcher de pouffer de rire.

– Je comprends votre hilarité, les macs ; évidemment ce nom ne convient guère au métier que j'exerce. Ni Marie non plus. J'ai changé ce dernier nom pour Mimi d'ailleurs.

– Ainsi tu ne connais ni ton père ni ta mère ?

– C'est exact.

– Après la côte de Liesse, où es-tu allée ?

– J'ai été adoptée par un habitant et j'ai dû fuir...

– Pourquoi ?

– Parce qu'il en voulait à ma vertu. J'ai dû d'ailleurs l'échanger contre un bon repas après 72 heures de jeûne absolu.

– Et c'est alors que tu devins fille publique ?

– Oui, mais pas pour longtemps. La police m'arrêta ; je n'avais pas encore 17 ans. Le juge me fit enfermer au bon Pasteur. Je demeurai

prisonnière jusqu'à ma majorité, alors qu'on me libéra.

– Tu repris le même triste métier ?

– C'est ça.

– Mais comment as-tu connu Daviski ?

– Par une lettre, une lettre précieuse, une lettre étrange que je reçus un jour et que je garde toujours sur moi depuis.

Mimi Lavertu plongea sa main dans son corsage et en sortit une enveloppe que le temps avait jaunie et salie.

– Lisez, fit-elle.

Corbin lut :

« Mon enfant chérie :

« C'est ta mère qui t'écrit de la Longue Pointe où elle est illégalement détenue.

« Pour certaines raisons que je ne puis te dévoiler, je ne te révélerai pas mon nom complet.

« Dans ma misère, chérie, je pense à toi.

« Je ne veux pas que tu souffres de faim et de froid.

« Quand tu seras mal prise, va chez Izzy Daviski, dis-lui que tu es envoyée par Léa, demande-lui de l'argent ; s'il refuse, dis : « MONSIEUR ROSSIGNOL » et alors il acceptera certainement.

« Malheureusement je ne puis t'en dire plus long.

« Oh, que je voudrais t'embrasser, te presser sur mon cœur une fois, une seule avant de mourir.

« Ta mère qui t'adore. »

Corbin demanda :

- Tu es allée chez Daviski ?
- Oui, c'était aujourd'hui la quatrième fois.
- Et Izzy payait ?
- Il kickait mais finissait par cracher.

VI

Mimi et M. Rossignol

Quand monsieur Rossignol vit Mimi il tressaillit.

La regarda alors longuement.

Fixement.

Très pâle il dit :

– Mademoiselle ?

Dollard intervint avec une grande fougue.

Il s'inclina profondément devant Mimi :

– L'illustre guerrier Dollard des Ormeaux a l'honneur de saluer la redoutable guerrière Madeleine de Verchères, la Florence Nightingale, la Jeanne d'Arc de la nouvelle France.

Impatienté, monsieur Rossignol dit :

– La paix, Dollard.

Pendant que l'agréable et volubile dément se rasseyait, monsieur Rossignol répéta :

– Mademoiselle ?

– Mimi Lavertu.

La jeune fille regarda les quatre hommes et éclata de rire :

– N'ayez pas peur, expliqua-t-elle, ma vertu ne s'effarouchera pas devant votre dangereux quatuor.

Corbin, sans avertissement aucun, lança la bombe :

– Mimi est la fille de Léa, dit-il.

M. Rossignol bondit.

– La fille de Léa, Léa, LÉA !

Il se rua littéralement sur Mimi, la prit dans ses bras et l'embrassa follement :

– Oh, ma fille, ma pauvre petite fille...

À l'adresse du mystérieux petit vieux Délard questionna :

– Ainsi vous connaissez Mimi ?

M. Rossignol ne répondit pas.

– Où est Léa ? demanda-t-il.

Paul déclara :

– À donnant donnant.

– Plaît-il ?

– Mais oui, vous voulez savoir où est Léa ; vous l'apprendrez de notre bouche lorsque...

– Lorsque ?

– Quand vous nous aurez dit QUI est Léa.

– Je ne sais si je dois vraiment...

Délard intervint à son tour :

– Écoutez, mon ami, la situation est très grave, votre vie est plus en danger que jamais ; comment voulez-vous que nous vous protégiions si nous nageons dans l'obscurité de l'inconnu.

QUI est Léa ?

– C'est la mère de Mimi...

– Ça nous le savions déjà.

M. Rossignol fit un grand effort et murmura :

- Je suis son père...
- Le père de Léa ou de Mimi ?
- De Mimi. Oh, que je regrette l'irréparable minute coupable ! Que j'ai honte de ma conduite dévergondée ! Pauvre Léa, qu'elle a souffert a cause de moi !

Paul dit :

- Soyons explicites.
- Tu as raison, Contrecœur, approuva Corbin, appelons les cochons par leurs noms. Léa a été votre maîtresse ?
- Oui.
- Pourquoi ne l'avez-vous pas mariée quand elle devint enceinte, puisque vous prétendez l'aimer tellement ?
- C'était impossible.
- Pourquoi ?
- Elle s'aperçut que ce n'était pas moi qu'elle aimait...
- Non ? Qui alors ?

– Mon associé d'affaires.

– Daviski ?

– Oui.

– Alors... ?

– J'avouai à Izzy notre secret ; il sembla bien prendre la chose.

– Et après... ?

– Léa et Daviski se marièrent. Elle mit Mimi au monde. Puis un jour, le bébé fut mystérieusement enlevé par un ou des inconnus.

– Oh yah ? fit Paul. Enlevé ? hein ; oui, mais enlevé par Izzy ou ses comparses, voilà...

M. Rossignol reprit :

– Comme mon associé avait un caractère plutôt roffe, je demandai à Léa, avant son mariage, de me tenir au courant s'il lui faisait de la misère...

– L'a-t-elle fait ?

– Non.

– Jamais ?

– Jamais.

Il reprit :

– Il y a sept ans je disparus...

– Pourquoi ?...

– Parce que j’aimais toujours Léa.

Il regarda Mimi :

– Léa dont tu es la vivante image rajeunie...

Mon amour me faisait trop mal. Je pensai que l’éloignement me ferait du bien.

– Pourquoi êtes-vous revenu ?

– Pour l’assurance ?

Le petit vieux protesta :

– Je suis un honnête homme, monsieur ; d’ailleurs je possède assez d’argent pour vivre de mes rentes le reste de mes jours sans travailler. Mes goûts sont modestes. Ce n’est qu’il y a quelques jours que je pensai à la police conjointe de \$1,000,000 et à la limite légale des sept ans...

– Alors vous êtes revenu, mettant votre vie en danger...

– Oui.

– Qu’avez-vous fait à votre arrivée à Montréal ?

– J’ai été voir mon avocat, Albert Cowan. Avant mon départ, voyez-vous, j’avais donné certaines instructions à Cowan.

– Lesquelles ?

– Il devait m’avertir dès que Léa se trouverait dans une position équivoque...

– Que voulez-vous dire au juste ?

– Bien à cause du caractère rude de Daviski, je craignais qu’il lui fasse du mal, qu’il la maganne...

– L’avocat vous a-t-il averti ?

– Non.

– Bien, fit Corbin, je crois que le temps est venu d’aller interviewer Cowan.

M. Rossignol demanda :

– Maintenant me direz-vous où se trouve ma Léa ?

– Elle est à l’hôpital Saint-Jean de Dieu.

Le petit vieux bondit :

– À la Longue Pointe ?

– Oui.

–.Mais c’est une infamie ; je mettrais ma main dans le feu que Léa n’a jamais été folle...

Corbin dit :

– C’est aussi mon avis.

– Alors, fit Paul, il est temps que nous nous servions de nos petites influences. J’y vais, Délard ?

– Oui, envoie donc.

Le jeune journaliste s’empara de l’appareil téléphonique et signala 110 longue distance.

– Je voudrais, dit-il à l’opératrice, parler à Québec.

– À qui là ?

– Au lieutenant-gouverneur de la province, à sa résidence officielle de Spencerwood.

Il attendit quelques instants.

Puis la téléphoniste lui dit :

– Je regrette, monsieur, mais sir Eugène Fiset est sorti. Dois-je vous rappeler quand il sera là ?

– Non, non, donnez-moi plutôt le bureau du procureur général, au Parlement de la cité de Champlain.

Mais il n'était pas là, lui non plus.

Paul raccrocha.

M. Rossignol lui demanda :

– Que voulez-vous au lieutenant-gouverneur et au ministre provincial de la justice ?

– Ce sont les deux seuls personnages qui ont l'autorité voulue pour libérer sans la lente procédure de l'Habeas Corpus, les malades de l'esprit, ou du moins les supposés-fous.

– Où allez-vous maintenant ?

– D'abord nous allons avoir une entrevue avec Cowan ; après quoi, nous allons quelque peu violer la loi pour faire sortir plus vite votre Léa...

– Emmenez-moi, supplia M. Rossignol.

– J'y vais moi aussi, annonça Des Ormeaux.

Corbin sourit :

– Je ne te conseille pas de t’approcher trop de la Longue Pointe, toi...

À M. Rossignol il répondit :

– Non, vous ne viendrez pas avec nous...

– Pourquoi ?

– Vais-je être encore obligé de vous répéter que votre vie est en grave danger et que pour obtenir le million certains rastaquouères n’hésiteront pas à vous assassiner froidement... ???

VII

Albert Cowan

Comme ils n'avaient pas une minute à perdre, Contrecœur n'y alla pas par quatre chemins.

– Nous venons, dit-il à la sténo, voir maître Cowan de la part de monsieur Rossignol ; nous sommes d'ailleurs des journalistes qui ne savent pas attendre.

Ce ne fut pas long.

Quelques minutes à peine et la jeune fille les introduisit dans le cabinet particulier du patron.

Cowan était un homme au visage rubicond, séraphique et au ventre prospère.

Il dit :

– Asseyez-vous, messieurs. Si j'ai bien compris ma secrétaire, c'est monsieur Rossignol

qui vous envoie.

– Oui.

– Quelque chose l’empêche donc de venir lui-même ?

– Oui.

– Quoi ?

– La mort.

Corbin et Paul crurent lire une grande satisfaction sur la physionomie de l’avocat.

– Non, non, il n’est pas mort ; mais il trépasserait très vite si certaines personnes connaissaient l’adresse de sa retraite.

Le vieux journaliste ajouta :

– Et il ne ferait pas vieux os non plus s’il se montrait dans la rue. Alors il nous a envoyés aux renseignements.

– Bien, que désirez-vous savoir ?

– Où est le cadavre de Daviski ?

Une surprise alarmée se répandit sur le visage de l’avocat.

Il demanda :

– Il y a longtemps qu’Izzy est mort ?

– Une couple de jours.

– Impossible.

– Comment ça ?

– Il vient de me téléphoner.

– OH !

– Vous avez reconnu sa voix ?

– Vous ne vous trompez pas ?

– Non, il est impossible que je fasse erreur.

Qu’est-ce que ça voulait dire ?

Ils n’avaient point rêvé pourtant ?

– N’avaient-ils pas de leurs bras caché le cadavre dans le frigidaire ?

Paul demanda à brûle-pourpoint :

– Qui a fait disparaître le corps du réfrigérateur ?

Cowan resta bouche bée.

À son tour Délard parla :

– Vous êtes au courant de la police conjointe du million ?

– Évidemment oui, puisque j'administre les affaires de monsieur Rossignol.

– Maintenant que Daviski est mort...

Il se reprit :

– Si Daviski meurt avant Rossignol, celui-ci hérite du million ?

– Oui, et vice versa...

– Monsieur Rossignol vous a-t-il dit de l'avertir quand Léa Daviski serait mal prise ?

– Oui.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

– Et pourquoi et quand aurais-je dû le faire ?

– Pourquoi ? Parce qu'il vous l'avait demandé.

Quand ? Quand on a transporté Léa à la Longue Pointe.

Cowan dit :

– J'ai jugé à propos qu'il valait mieux tenir mon client dans l'ignorance ; car il est très

sensible, vous savez.

– Que vous voulait le mort quand il vous a appelé tout à l’heure ?

– Je me retire derrière mon secret professionnel.

Paul dit :

– Vous êtes un célèbre avocat criminaliste ?

– Vous blessez ma modestie.

– Laissez faire votre modestie. Vous connaissiez feu Pitou l’Assommeur ?

– Mais oui.

– Et le survivant ?

– Sam le Tueur ?

– Justement.

– Je le connais aussi. C’est grâce à mes démarches qu’il vient d’être libéré...

– Ainsi il est libre de nouveau ?

– Oui.

Soudain Délard poussa un petit cri :

– Je pense, dit-il.

– Tu penses ?

– Oui, il y a, rue Rachel, un cabaret qui s'appelle le Rossignol. Vous connaissez le propriétaire de cette boîte de nuit ?

L'avocat répondit :

– Mais oui, puisque Andy est aussi mon client.

– Et Daviski ?

– Quoi ?

– Izzy est-il de même votre client ?

– Oui.

– Ainsi vous jouez double jeu...

– Hein ? Je ne permettrai pas que dans mon bureau...

– Vous ne permettrez pas, non ? Alors expliquez-nous comment, sans trahir, vous pouvez agir comme procureur des deux parties adverses.

– Évidemment, cher maître, vous voulez avoir votre part du gâteau, je veux dire du million.

– HAUT LES MAINS !

Les trois hommes se retournèrent.

Sam le Tueur était debout dans l'entrebâillement de la porte, les menaçant de son arme à feu.

– Pas de farces plates, dit froidement Cowan. Drôle de façon de manifester ta reconnaissance à l'avocat qui vient de te faire libérer... Abaisse ce revolver et dis-moi ce que tu veux.

– Je ne l'abaisserai pas, car ce que je veux, c'est te tuer.

Cowan pâlit :

– Pourquoi m'assassiner ? demanda-t-il faiblement.

– Parce que tu veux m'enlever une tranche du million cette affaire !

Le gangster expliqua :

– Tu ne crois pas que Sam le Tueur soit mon vrai nom, hein ? Mon nom véritable est Sam Daviski.

Il scanda :

– Daviski, Sam, seul neveu et seul héritier de

son oncle Izzy.

– Ingrat...

– Oké, mais un ingrat intelligent, un ingrat qui sait fort bien que la gratitude n'étant pas mangeable, elle fait crever son homme de faim.

Corbin mit alors subrepticement la main dans sa poche.

– Assez parlé, dit le gangster. Il est temps que je t'envoie rejoindre tes défunts clients dans la géhenne éternelle.

Il tira.

Pendant que l'avocat s'écroulait au plancher, une seconde détonation brisa le silence.

La balle troua le gilet de Corbin, sortit et alla fracasser le revolver qui s'échappa de la main du bandit.

Celui-ci pivota sur lui-même et quitta la pièce.

Quand il eut disparu, Paul reprocha à son compagnon :

– Pourquoi n'as-tu pas abattu le salaud ?

Du tac au tac, Délard dit :

– Je n’ai jamais tiré dans le dos de personne, moi ; et ce n’est pas à mon âge que je suis pour commencer.

Il s’approcha du cadavre de Cowan, lui prit le pouls et colla l’oreille contre son cœur :

– Il est bel et bien mort.

– Qu’allons-nous faire ?

– Nous en aller tout simplement.

Comme ils passaient devant la petite sténographe, Paul lui demanda :

– Vous n’avez pas entendu les deux détonations, mademoiselle ?

– Non, ce bureau est imperméable au son...
OH !

Elle ouvrit les yeux grands, pour faire sortir sa peur :

– Deux détonations !

– Oui, et nous ne vous conseillons pas de pénétrer dans le bureau de Cowan ; le spectacle n’est guère réjouissant. Cowan vient d’être assassiné.

– OH !

Ils sortirent.

Comme ils attendaient l'ascenseur dans le corridor, ils entendirent un cri de mort, un cri terrible d'hystérie.

Les deux journalistes se regardèrent.

Délard murmura :

– CURIOSITÉ, un...

– OBÉISSANCE, zéro !

VIII

Lea Daviski !

Corbin et Contrecœur entrèrent dans le bureau de la religieuse amplement vêtue de blanc.

Elle les fit asseoir et demanda :

– Quel est le but de votre visite, messieurs ?

– Police.

Elle sourit :

– Cela veut laconiquement dire que ces messieurs sont des détectives, je suppose...

– Oui. Désirez-vous vérifier nos papiers d'identité ? bluffa Paul.

– Je ne crois pas que ce soit nécessaire.

Contrecœur respira plus à l'aise.

Son bluff avait réussi.

La religieuse dit :

– Je ne sais pas encore le but de votre visite.

– Nous désirerions nous entretenir avec votre patiente Léa Daviski.

– Léa Daviski, voyons un peu...

Elle ouvrit un tiroir, chercha, en retira une fiche et murmura :

– Numéro 3458. Voulez-vous m'attendre quelques instants ; je vais aller vous chercher Léa.

Avant de sortir elle observa :

– Je présume qu'il s'agit d'une affaire confidentielle dont vous ne pouvez me révéler la nature.

– Oui en effet.

La religieuse les laissa seuls.

– L'auto est à la porte ici tout près. L'enlèvement, le rapt sera très facile d'exécution.

On frappa à la porte.

– Entrez, fit Paul.

– Te crois-tu chez vous ?

– Voyons, Délard, tu sais bien qu'un vrai reporter est chez lui partout...

La porte s'ouvrit et une vieille fille typique entra.

Voyant Corbin, elle se précipita, lui prit la main et dit avec effusion :

– Mais si c'est pas le petit Baptiste Croteau... Car tu es bien B. C., British Columbia, B. Croteau, n'est-ce pas ?

Entrant dans la gammique, Corbin dit :

– Mais oui, mais oui...

– Le fils de Joe ? demanda la folle.

– Certainement.

La vieille fille éclata de rire :

– Sacré farceur de menteur, Joe Croteau n'a jamais eu d'enfants !

La religieuse entrait accompagnée d'une femme digne et belle, en dépit de la défroque infâme dont elle était affublée.

Paul pensa...

Elle ressemblait à Mimi.

Comme deux gouttes d'eau.

La religieuse prit la vieille fille par le bras :

– Nous vous quittons, messieurs, dit-elle, afin que vous puissiez faire part de vos confidences à cette chère Léa.

Quand la sœur eut refermé la porte derrière elle, Corbin dit :

– Nous sommes envoyés par monsieur Rossignol.

– Oh, que je suis contente ! Et soyez assurés, messieurs, que je suis en pleine possession de toutes mes facultés mentales !

– Nous n'en doutons point, chère madame.

Paul demanda :

– Voulez-vous nous raconter votre vie ?

– Volontiers.

Elle parla...

Parla de sa chute avec monsieur Rossignol.

De son mariage avec Daviski.

De son amour pour son mari jusqu'à ce qu'il se montrât sous ses vraies couleurs.

Elle s'écria :

– C'était une brute que mon mari. Mon amour succomba sous sa dureté, sous ses coups. Je fouillai mon âme, mon cœur et y retrouvai mon vieil amour pour monsieur Rossignol.

Après avoir étouffé quelques sanglots, Léa reprit :

– Et puis, mon grand ami, mon grand protecteur disparut...

– Oui, nous savons pourquoi ; il voulait combattre son sentiment coupable pour vous, madame, qui étiez la femme d'un autre.

– Mais comment se fait-il qu'on vous a internée ici ? demanda Corbin.

Elle expliqua :

– Mon mari et l'avocat Cowan complotaient la mort de monsieur Rossignol pour s'emparer du million. Je surpris une de leurs conversations

criminelles, et j'eus le tort de faire savoir à Izzy que j'étais au courant du complot.

– Alors, avec la complicité d'un médecin, ils me firent enfermer ici...

Le vieux journaliste invita :

– Venez, madame.

– Aller ? Où ?

– Vous êtes libre.

– LIBRE !

– Oui, suivez-nous.

Ils sortirent rapidement, sautèrent dans l'auto et partirent lentement, tournant pour prendre la rue Hochelaga et détailler à toute vitesse..

Léa se mit à pleurer doucement.

– Qu'y a-t-il donc ?'fit Corbin.

– Oh je suis heureuse, heureuse... heureuse, c'est le ciel.

– Ce SERA le ciel.

– Quoi ?

– Ce sera le ciel quand vous rencontrerez M.

R.

– Oh oui.

– Eh bien, patientez, madame, dans quelques minutes monsieur Rossignol vous tendra les bras.

IX

Le cabaret du Rossignol

Monsieur Rossignol était à jaspiner avec Mimi quand Léa entra et qu'il la vit.

Instinctivement il porta la main à son cœur, pâlit, rougit, se leva d'emblée... Il ouvrit la bouche ; mais aucun son n'en sortit.

Alors il hésita, et, comme Mimi criait MAMAN ? se précipita et tomba dans les bras de sa bien-aimée, son corps secoué par des sanglots irrésistibles.

– Que je suis bête ! s'écria-t-il.

Léa murmura :

– Comme si l'amour pouvait être de la bêtise !

Corbin dit, doucement moqueur :

– Le travail n'est pas encore terminé ; trêve de

baisers. Résumons.

Alors soudain un éclair lui illumina le cerveau.

Il dit :

– Quelqu’un a-t-il un portrait de Daviski et de Holmes ici ?

Mimi répliqua :

– Je crois que j’en ai un dans ma sacoche.

Elle en avait un en effet.

Elle le tendit au vieux Délard qui le regardait :

– Daviski ? fit-il.

Mimi hocha négativement la tête :

– Non, dit-elle, pas Daviski, Holmes.

À son tour, Paul regarda :

– Ce n’est pas monsieur Rossignol qui est bête, c’est nous...

– Ça prouve qu’il faut être prudent avant de sauter aux conclusions.

– Oui, comme nous étions chez Daviski nous avons pris pour acquis que le cadavre sur les lieux était le sien, alors que le mort n’était pas le

maître mais bel et bien le valet Holmes.

Corbin répéta :

– Résumons...

Il fit cela..

Le drame entier tournait autour du million.

La police d'assurance conjointe.

La disparition volontaire de monsieur Rossignol qui, souffrant trop près de l'inaccessible Léa, décida un jour de s'en éloigner.

Le point de loi des sept ans.

Le complot qui se dessine...

Les acteurs...

Les acteurs ?

Contrecœur demanda :

– Délard ?

– Oui, Paul ?

– Qui a tué Holmes ?

– Mais c'est Daviski.

– Pourquoi ?

– Sans doute parce qu’il en savait trop long.
Un serviteur apprend facilement bien des secrets.

– On aura voulu faire chanter le maître qui, à son âge, refusa net les leçons de chant offertes...

– ... et fit passer le gas de vie à trépas...

De nouveau, Paul questionna :

– Mais que sont venus faire les deux gangsters dans cette galère ?

Délard répondit :

– Je me le suis longtemps demandé.

– Et tu as trouvé ?

– Oui.

Il y eut un silence que des Ormeaux rompit :

– Le premier gangster canadien, s’écria le fou, fut sans contredit mon premier ancêtre Dollard.

Monsieur Rossignol ordonna au fou :

– Tais-toi donc.

Corbin reprit :

– Oui, j’ai trouvé.

– Quoi ?

– Le Tueur et l'Assommeur ont été engagés par Daviski pour expédier *ad patres* toutes les personnes qui le séparaient du million.

– En effet...

– Ah oui, remarqua Paul, voilà donc pourquoi les deux gangsters n'ont cessé de nous harceler.

– Oui. Mais étudions la situation actuelle. Holmes est mort.

– L'Assommeur aussi.

– Nos ennemis vivants sont donc Daviski et le Tueur. Monsieur Rossignol dit :

– Vous ne comptez pas Cowan dans le camp opposé ?

– C'est vrai, vous ne savez pas encore.

– Quoi ?

– Cowan a eu son exit.

– Taquin Paul dit :

– EXEAT.

– Mettons qu'il a exéaté.

– Il est mort ?

– Oui, le Tueur nous a délivré de l’avocat croche.

Corbin reprit :

– Nos ennemis sont donc le Tueur, Daviski, et...

Il se tourna vers monsieur Rossignol et demanda :

– Connaissez-vous un nommé Andy Handy ?

– Certainement.

– Qui est-il au juste ?

– C’est un gas qui connaît bien Daviski.

– Donc les acteurs de l’autre côté du plateau sont Handy, le tueur et Daviski. Nous sommes prêts pour la scène finale.

Il marcha vers le téléphone, prit l’annuaire, trouva le numéro du cabaret Rossignol et le signala :

– M. Handy ?

– Un moment...

Puis :

– Allô.

– M. Handy ?

– Lui-même.

– Veuillez réunir dans votre bureau le Tueur et Daviski. Nous vous amenons monsieur Rossignol pour esquisser un projet d'entente.

– Mais qui êtes-vous ?

– Le nouvel avocat de M. Rossignol.

Le petit vieux se leva et dit :

– Je suis prêt ; nous partons ?

– Oui, mais pas vous.

– Pourtant vous venez de dire...

Paul éclata de rire :

– Vous finirez par comprendre la vérité du dicton qui décrète que les journalistes content des menteries.

– Cette promesse de visite est une trappe à rats pour les parasites rongeurs de millions.

Délard et Paul sortirent seuls et montèrent dans l'auto.

X

Au « Rossignol »

Avant d'entrer au cabaret, les deux journalistes dressèrent méticuleusement leur plan de campagne.

Ils allaient pénétrer dans la boîte.

Sans se faire connaître.

Le Tueur viendrait.

Daviski aussi.

Handy serait là.

Alors...

Alors ?

Alors les événements suivraient leur cours normal.

Quoi ?

Tout à fait simple.

Entre tueurs on s'entretue, n'est-ce pas ?

À ce moment leur prévision se révéla juste.

Ils entendirent un coup de feu.

Puis un second.

Puis un troisième.

Paul s'écria :

– Le compte y est.

– Nous entrons ?

– Oui, car cette fois nous allons vérifier si Daviski est mort ou vivant.

Il était mort.

Le troisième coup de feu avait été tiré par Handy qui n'était que blessé.

Cependant quelques minutes plus tard, comme on le transportait dans l'ambulance vers l'hôpital l'humanité se trouva un peu moins sale.

Il était mort !

XI

La grande révélation

Les journalistes avaient téléphoné à Théo Belœil, le directeur provincial de l'escouade des homicides.

Le gros Théo regarda autour de lui.

Il y avait là monsieur Rossignol encadré de Léa et de Mimi, Dollard des Ormeaux...

Le regard du flic se posa sur Contrecœur et Corbin et s'y appesantit, lourd de soupçons :

– Ainsi, dit-il, vous êtes journalistes ?

– Mais oui.

– C'est louche, très louche.

– Quoi ?

– Que vous soyez journalistes et que je n'aie jamais entendu parler de vous.

Alors, il sortit du silence momentané un petit rire sec, saccadé, ironique.

Belœil regarda Corbin :

– Ça parle au diable, s'écria-t-il, tu n'es pas Corbin mais Guy Verchères !

Ses yeux se posèrent sur Contrecœur qui dit :

– En revenant de Sorel, tu passes par Contrecœur avant de traverser Verchères. Tu sais bien, vieux Théo, le village aux chaloupes du même nom, le village d'où on peut voir passer sur le fleuve, des BATEAUX !

Comiquement le gros flic demanda :

– Illustres Guy et Paul, aurai-je l'honneur d'apprendre la raison de ce déguisement ?

– La raison est la même que quand les têtes couronnées voyagent incognito.

– Je ne saisis pas très bien.

– Imbécile, fit Paul.

Dans un pléonasme, Guy dit :

– Idiot, ne comprends-tu pas que mon nom seul effraye les bandits. Voilà pourquoi, mon

biographe et moi, nous avons décidé d'ajouter un autre alias à nos noms trop notoires.

– Bon, bon, fit Belœil ; daignerez-vous m'expliquer la cause de cette série de meurtres ?

Ils daignèrent.

Cet ouvrage est le 598^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.